

---

LE NUMÉRO : 20 CENTIMES

---

LA  
**COOPÉRATION DES IDÉES**

Revue mensuelle de Sociologie positive

---

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 17, Rue Paul-Bert, 17 — PARIS

---

---

**SOMMAIRE :**

GABRIEL SÉAILLES .....	<i>L'Enseignement supérieur du Peuple</i>
LUCIEN LE FOYER .....	<i>De la Vérité, des discussions et des moyens de s'entendre.</i>
GODEFROY .....	<i>Lettre.</i>
G. DEHERME .....	<i>L'Esprit du Féminisme. (Réponse à M. Xavier de Ricard).</i>

---

Abonnement annuel : France, 3 fr. — Etranger, 4 fr.

---

PARIS

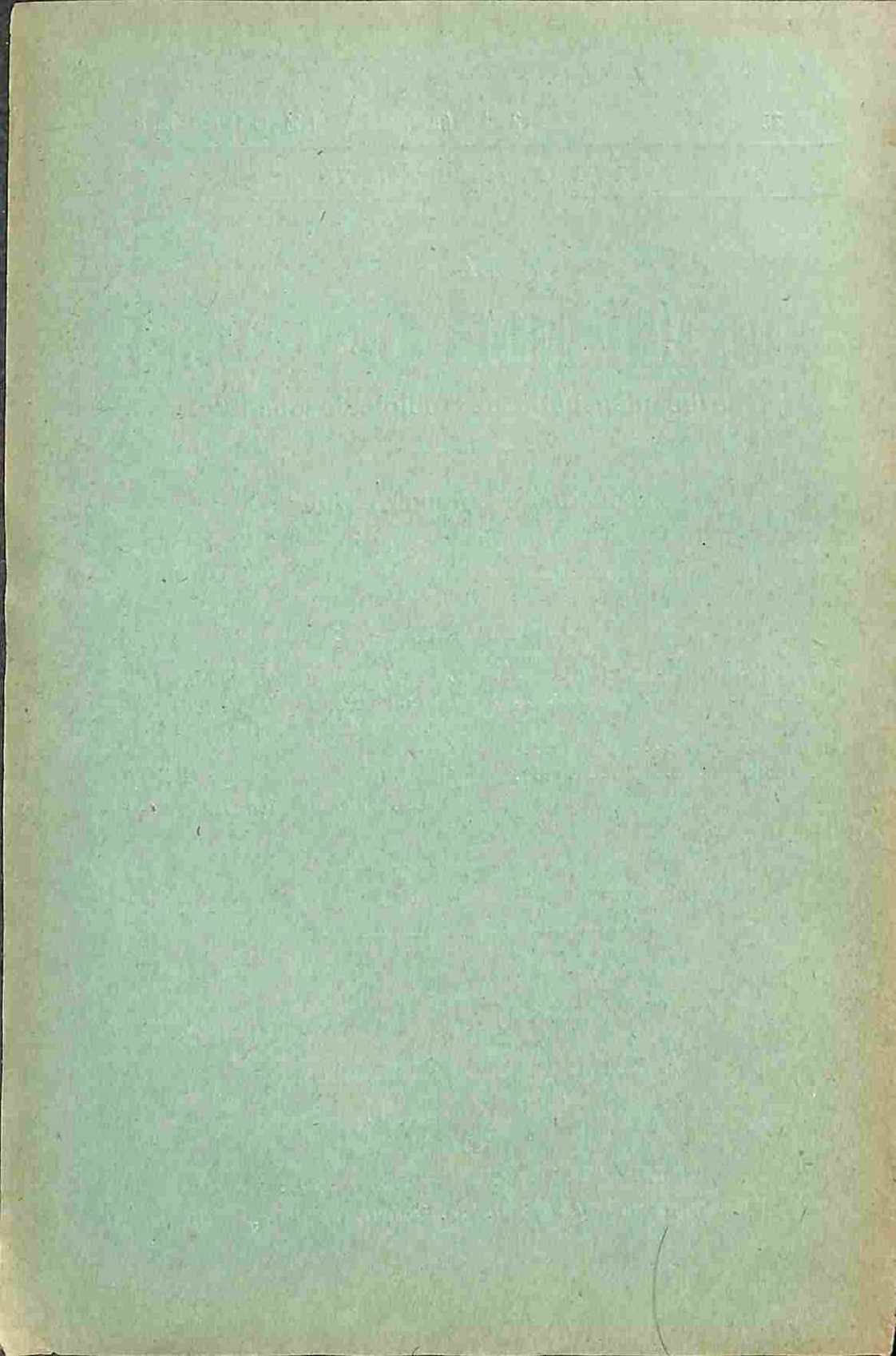
V. GIARD et E. BRIÈRE, EDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1898

**LIBRAIRES CORRESPONDANTS :**

KATS, 21, rue Courte du Jour, à GAND. | P. KATS, 97, rue Neuve, à BRUXELLES.





---

# LA COOPÉRATION DES IDÉES

---

## L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DU PEUPLE <sup>(1)</sup>

---

Messieurs,

En ouvrant la nouvelle série de nos conférences du soir, mon premier mot doit être pour apporter le témoignage de notre reconnaissance à notre ami G. Deherme, qui a pris l'initiative de cette œuvre. Il ne s'est pas dit qu'il manquerait d'argent, qu'il se heurterait aux préjugés des uns, aux craintes, aux défiances des autres, il n'a vu que le bien à faire, et il s'est mis bravement à la besogne.

Les grandes choses le plus souvent ont d'humbles commencements : nous inaugurons très modestement une grande chose. Un jour, en ouvrant la première université populaire, l'orateur officiel évoquera le souvenir de cette petite salle de la rue Paul Bert, où quelques hommes de bonne volonté se sont groupés dans un commun amour de la vérité, convaincus qu'il y a en elle quelque chose qui en accordant les intelligences prépare l'union des cœurs. Soyez assurés que nous serons traités d'utopistes, de rêveurs, qu'en dépit des expériences déjà faites à l'étranger on se moquera de notre enseignement supérieur du peuple. Ayons l'audace d'être ridicules. Les hautes ambitions sont permises, à la condition qu'elles ne fassent point oublier les pénibles et lents efforts par lesquels se réalise tout progrès réel et durable, les mille combats ignorés, les luttes quotidiennes de la volonté individuelle, par lesquelles s'assurent enfin les conquêtes de l'espèce. Ce que nous voulons, Messieurs, le voici : nous voulons que savants et ouvriers se rapprochent, apprennent à se connaître, et que ce commerce soit fécond pour les uns comme pour les autres ; nous voulons que tous soient appelés à participer à la beauté, à la vérité, à la vie morale, à ces biens précieux qui font la dignité de la personne humaine ; nous voulons par là travailler tout à la fois et à la paix sociale et à l'affranchissement du peuple.

### I

Un des inconvénients de notre société, avec son excessive division du travail, ses grandes agglomérations urbaines, ses foules anonymes, dont le flot incessant coule entre deux rives de pierre, c'est que nous nous ignorons les uns les autres. Nous habitons dans la même ville des villes différentes ; nous n'avons ni le même travail ni les mêmes distractions ; quand nous nous rencontrons, nous éprouvons une sorte de gêne, nous nous intimidons réciproquement, nous ne savons plus nous parler avec la franchise et la cordialité qui conviennent aux libres citoyens d'une même patrie ; nous devenons comme des étrangers, et l'étranger volontiers, c'est l'ennemi. Il importe que nous apprenions à nous connaître ; le jour où nous nous connaissons, nous serons, soyez-en sûrs, bien prêts

---

(1) Conférence d'ouverture faite par M. Gabriel Séailles, le 3 octobre dernier, à la *Coopération des Idées pour l'Enseignement supérieur et l'éducation éthique-sociale du Peuple*, 17, rue Paul Bert, et publiée par le *Bulletin de l'Union pour l'Action Morale* dans son n° du 1<sup>er</sup> novembre dernier.



de nous aimer ; et je ne sais rien de plus propre à préparer ce rapprochement que la recherche en commun de la vérité, qui des multiples esprits qui la reconnaissent et l'affirment fait comme un seul et même esprit.

Récemment, vous le savez, on a tenté d'opposer ceux qu'on appelait par dédain les « intellectuels » à la masse de la nation, on leur a prêté avec un stupide orgueil la manie de se distinguer, de penser contre tous ; on les a représentés comme des émigrés à l'intérieur qui troublaient l'action bienfaisante des politiciens avisés. Cette calomnie s'est étalée sur les murs de toutes les communes de France. Or, à ce moment même, dans cette crise douloureuse, en souffrant de malentendus qu'il ne dépendait point d'eux de dissiper, ces savants, ces penseurs, amis du silence et de la solitude, affrontaient les outrages, s'exposaient aux violences de la rue, pour remplir un devoir qu'ils ne croyaient pas pouvoir désertier sans une sorte de trahison. Loin de se séparer du peuple, ils étaient, à cette heure, sa conscience même ; ils défendaient les principes pour lesquels ce peuple de France a tant de fois versé son sang ; ils le rappelaient à ses grandes traditions ; ils lui disaient qu'après avoir osé la déclaration des droits de l'homme il ne pouvait, sans se renier lui-même, faire bon marché de la loi, de ses garanties, sacrifier la justice ; qu'après tant d'engagements solennels, pris à la face du monde, il ne pouvait, parti pour la société idéale, pacifique et fraternelle, arriver piteusement aux haines de race, à la guerre religieuse, à la persécution lâche et brutale, sans même l'excuse du fanatisme et de la foi. La France n'est pas responsable que d'elle-même, elle a proclamé la souveraineté du droit, elle est liée par la grande mission qu'elle s'est donnée librement, elle ne l'abandonnerait elle-même qu'en trahissant les grandes idées dont elle s'est déclarée gardienne et dépositaire.

Quelle raison, en vérité, pourrions-nous avoir de nous opposer au peuple, de nous séparer de lui ? Nous n'avons pas d'intérêts contraires : on ne s'enrichit qu'en faisant travailler les autres, nous travaillons nous-mêmes. Combien d'entre nous, d'ailleurs, n'ont qu'à remonter d'une ou deux générations pour se retrouver peuple par leurs ascendants, combien par leurs proches n'ont pas cessé de faire partie de la grande famille des humbles, combien sentent et reconnaissent que ce qu'ils sont, ils le doivent à ce qui survit en eux transformé de l'énergie et de la santé des rudes paysans de France. Permettez-moi de vous conter une anecdote que je prenais plaisir à faire redire à mon père. L'hiver de 1829 fut terrible ; le pain, quand il ne manquait pas, gelait dans la huche ; la terre battue de la chaumière glaçait les pieds nus ; la récolte n'avait pas été bonne ; six enfants demandaient à manger ; la ménagère soucieuse n'osait songer au lendemain. Le grand-père, paysan de Gascogne, était un ancien soldat de l'Empire qui, pendant plus de sept années, avait guerroyé en Espagne, suivi les marches en avant, les fières et cruelles retraites de l'armée du Portugal. Chaque matin, au saut du lit, il commençait la journée par une grande danse autour de la table, danse qu'il rythmait de chansons patoises ; quand il s'arrêtait, il n'avait pas seulement réchauffé ses membres engourdis ; par la contagion de sa vaillantgaieté il avait réchauffé les cœurs et donné à tous du courage pour la bataille de la vie. Vous savez mieux que moi comment on sort de ces situations désespérées ; heure par heure, jour par jour, les mois passèrent, l'hiver s'écoula, peu ou prou les enfants mangèrent, et la vie continua. L'habitude de la réflexion m'interdit cette belle insouciance ; mais, quand je suis tenté de faiblir, j'évoque ce souvenir, pour y trouver, à défaut de l'allégresse qui chante, la résignation qui se tait.

S'ils consentent à se rapprocher, les hommes d'étude et les travailleurs ont



chance de s'entendre, parce qu'ils ont une vertu commune : l'amour de la vérité. Préoccupés de leurs intérêts et de leurs privilèges, inquiets de voir toutes choses remises en question, les esprits divisés, les croyances exténuées par les contradictions qui les nient, certains hommes s'efforcent de nous persuader qu'il y a des croyances utiles, des croyances que l'intérêt social fait un devoir de professer alors même que l'esprit n'y saurait adhérer. La raison, suivant eux, n'est qu'un principe d'anarchie : elle divise les hommes et elle les oppose ; elle n'est que le déguisement de l'orgueil individuel, l'esprit de révolte qui prépare la dissolution sociale. La société ne peut durer que si ses membres se soumettent à des principes qu'ils s'interdisent de discuter. Puisque l'unanimité ne peut sortir du libre examen, il faut une autorité qui décide des croyances nécessaires, et rétablisse l'accord par un ensemble de dogmes imposés. Le salut social est dans le sacrifice de la raison, dans le retour au passé, dans la soumission à l'Eglise.

Messieurs, toutes ces croyances sont respectables, mais à une condition, c'est qu'elles soient, pour qui les professe, la vérité même ; c'est qu'elles ne servent pas à déguiser les inquiétudes de l'intérêt matériel, les préoccupations serviles de l'égoïsme. Le peuple peut avoir ses illusions, ses erreurs, ses préjugés ; ayant la sensation toute vive des maux, dont ceux qui n'en souffrent pas prétendent le consoler par de bonnes raisons, il peut être enclin à l'utopie ; toujours du moins il est sincère ; il suffit qu'on veuille le tromper pour qu'il se révolte ; il ne reconnaît pas d'intérêts contre la vérité, il la regarde comme un bien, et il l'aime. Mettons en commun notre foi dans la raison. La raison est une autorité qui en vaut bien une autre, elle se confond avec la liberté de celui qui s'y soumet. « La raison, dit Pascal, nous commande bien plus impérieusement qu'un maître, car, en désobéissant à l'un, on est malheureux ; en désobéissant à l'autre, on est un sot. »

Fondée sur le respect de la vérité, sur le respect de la raison dans ce qu'elle a tout à la fois d'individuel et d'universel, notre œuvre n'a rien d'un patronage. Nous nous rencontrons ici comme des égaux, comme des amis ; l'un apporte son désir de connaître, sa curiosité du vrai, l'autre la conscience du devoir que lui crée envers ceux qui ignorent le privilège du savoir. Dans les patronages, on s'efforce d'inculquer à l'ouvrier des dogmes tout faits, de lui donner des habitudes qui le dispensent de réfléchir. Avec les meilleures intentions du monde, on cherche à développer en lui l'esprit de soumission. On ne voit pas ce que cache d'égoïsme naïf cet idéal : « de bons serviteurs pour de bons maîtres ».

Nous voulons tout autre chose. En raisonnant devant vous et avec vous, en vous initiant dans la mesure du possible aux méthodes sévères de la science, en vous proposant l'exemple des penseurs les plus lucides, nous voulons éveiller en vous l'esprit critique, vous donner l'habitude du libre examen, vous inspirer le rare courage de penser. Tout le monde aujourd'hui réclame la liberté de penser, on n'en a jamais tant parlé ; hélas ! combien peu songent à s'en servir. Quand je lis certains journaux, je suis stupéfié du mépris où tiennent le peuple ceux qui les rédigent : de basses injures, des calomnies imbéciles, des sophismes non déguisés, une logique d'épileptiques, voilà ce dont ils jugent digne le peuple qu'ils prétendent guider et défendre. En voulant faire des hommes soumis, on fait des révoltés ; nous voulons faire des hommes libres, des hommes de jugement sain, qui rendent un peu plus difficile le métier de politicien et de journaliste.

On nous accusera peut-être de négliger l'essentiel, l'éducation morale, n'en croyez rien : dans l'homme tout se tient et conspire ; il n'accomplit pas un pro-



de nous aimer; et je ne sais rien de plus propre à préparer ce rapprochement que la recherche en commun de la vérité, qui des multiples esprits qui la reconnaissent et l'affirment fait comme un seul et même esprit.

Récemment, vous le savez, on a tenté d'opposer ceux qu'on appelait par dédain les « intellectuels » à la masse de la nation, on leur a prêté avec un stupide orgueil la manie de se distinguer, de penser contre tous; on les a représentés comme des émigrés à l'intérieur qui troublaient l'action bienfaisante des politiciens avisés. Cette calomnie s'est étalée sur les murs de toutes les communes de France. Or, à ce moment même, dans cette crise douloureuse, en souffrant de malentendus qu'il ne dépendait point d'eux de dissiper, ces savants, ces penseurs, amis du silence et de la solitude, affrontaient les outrages, s'exposaient aux violences de la rue, pour remplir un devoir qu'ils ne croyaient pas pouvoir désertier sans une sorte de trahison. Loin de se séparer du peuple, ils étaient, à cette heure, sa conscience même; ils défendaient les principes pour lesquels ce peuple de France a tant de fois versé son sang; ils le rappelaient à ses grandes traditions; ils lui disaient qu'après avoir osé la déclaration des droits de l'homme il ne pouvait, sans se renier lui-même, faire bon marché de la loi, de ses garanties, sacrifier la justice; qu'après tant d'engagements solennels, pris à la face du monde, il ne pouvait, parti pour la société idéale, pacifique et fraternelle, arriver piteusement aux haines de race, à la guerre religieuse, à la persécution lâche et brutale, sans même l'excuse du fanatisme et de la foi. La France n'est pas responsable que d'elle-même, elle a proclamé la souveraineté du droit, elle est liée par la grande mission qu'elle s'est donnée librement, elle ne l'abandonnerait elle-même qu'en trahissant les grandes idées dont elle s'est déclarée gardienne et dépositaire.

Quelle raison, en vérité, pourrions-nous avoir de nous opposer au peuple, de nous séparer de lui? Nous n'avons pas d'intérêts contraires: on ne s'enrichit qu'en faisant travailler les autres, nous travaillons nous-mêmes. Combien d'entre nous, d'ailleurs, n'ont qu'à remonter d'une ou deux générations pour se retrouver peuple par leurs ascendants, combien par leurs proches n'ont pas cessé de faire partie de la grande famille des humbles, combien sentent et reconnaissent que ce qu'ils sont, ils le doivent à ce qui survit en eux transformé de l'énergie et de la santé des rudes paysans de France. Permettez-moi de vous conter une anecdote que je prenais plaisir à faire redire à mon père. L'hiver de 1829 fut terrible; le pain, quand il ne manquait pas, gelait dans la huche; la terre battue de la chaumière glaçait les pieds nus; la récolte n'avait pas été bonne; six enfants demandaient à manger; la ménagère soucieuse n'osait songer au lendemain. Le grand-père, paysan de Gascogne, était un ancien soldat de l'Empire qui, pendant plus de sept années, avait guerroyé en Espagne, suivi les marches en avant, les fières et cruelles retraites de l'armée du Portugal. Chaque matin, au saut du lit, il commençait la journée par une grande danse autour de la table, danse qu'il rythmait de chansons patoises; quand il s'arrêtait, il n'avait pas seulement réchauffé ses membres engourdis; par la contagion de sa vaillantegaieté il avait réchauffé les cœurs et donné à tous du courage pour la bataille de la vie. Vous savez mieux que moi comment on sort de ces situations désespérées; heure par heure, jour par jour, les mois passèrent, l'hiver s'écoula, peu ou prou les enfants mangèrent, et la vie continua. L'habitude de la réflexion m'interdit cette belle insouciance; mais, quand je suis tenté de faiblir, j'évoque ce souvenir, pour y trouver, à défaut de l'allégresse qui chante, la résignation qui se tait.

S'ils consentent à se rapprocher, les hommes d'étude et les travailleurs ont



chance de s'entendre, parce qu'ils ont une vertu commune : l'amour de la vérité. Préoccupés de leurs intérêts et de leurs privilèges, inquiets de voir toutes choses remises en question, les esprits divisés, les croyances exténuées par les contradictions qui les nient, certains hommes s'efforcent de nous persuader qu'il y a des croyances utiles, des croyances que l'intérêt social fait un devoir de professer alors même que l'esprit n'y saurait adhérer. La raison, suivant eux, n'est qu'un principe d'anarchie : elle divise les hommes et elle les oppose ; elle n'est que le déguisement de l'orgueil individuel, l'esprit de révolte qui prépare la dissolution sociale. La société ne peut durer que si ses membres se soumettent à des principes qu'ils s'interdisent de discuter. Puisque l'unanimité ne peut sortir du libre examen, il faut une autorité qui décide des croyances nécessaires, et rétablisse l'accord par un ensemble de dogmes imposés. Le salut social est dans le sacrifice de la raison, dans le retour au passé, dans la soumission à l'Eglise.

Messieurs, toutes ces croyances sont respectables, mais à une condition, c'est qu'elles soient, pour qui les professe, la vérité même ; c'est qu'elles ne servent pas à déguiser les inquiétudes de l'intérêt matériel, les préoccupations serviles de l'égoïsme. Le peuple peut avoir ses illusions, ses erreurs, ses préjugés ; ayant la sensation toute vive des maux, dont ceux qui n'en souffrent pas prétendent le consoler par de bonnes raisons, il peut être enclin à l'utopie ; toujours du moins il est sincère ; il suffit qu'on veuille le tromper pour qu'il se révolte ; il ne reconnaît pas d'intérêts contre la vérité, il la regarde comme un bien, et il l'aime. Mettons en commun notre foi dans la raison. La raison est une autorité qui en vaut bien une autre, elle se confond avec la liberté de celui qui s'y soumet. « La raison, dit Pascal, nous commande bien plus impérieusement qu'un maître, car, en désobéissant à l'un, on est malheureux ; en désobéissant à l'autre, on est un sot. »

Fondée sur le respect de la vérité, sur le respect de la raison dans ce qu'elle a tout à la fois d'individuel et d'universel, notre œuvre n'a rien d'un patronage. Nous nous rencontrons ici comme des égaux, comme des amis ; l'un apporte son désir de connaître, sa curiosité du vrai, l'autre la conscience du devoir que lui crée envers ceux qui ignorent le privilège du savoir. Dans les patronages, on s'efforce d'inculquer à l'ouvrier des dogmes tout faits, de lui donner des habitudes qui le dispensent de réfléchir. Avec les meilleures intentions du monde, on cherche à développer en lui l'esprit de soumission. On ne voit pas ce que cache d'égoïsme naïf cet idéal : « de bons serviteurs pour de bons maîtres ».

Nous voulons tout autre chose. En raisonnant devant vous et avec vous, en vous initiant dans la mesure du possible aux méthodes sévères de la science, en vous proposant l'exemple des penseurs les plus lucides, nous voulons éveiller en vous l'esprit critique, vous donner l'habitude du libre examen, vous inspirer le rare courage de penser. Tout le monde aujourd'hui réclame la liberté de penser, on n'en a jamais tant parlé ; hélas ! combien peu songent à s'en servir. Quand je lis certains journaux, je suis stupéfié du mépris où tiennent le peuple ceux qui les rédigent : de basses injures, des calomnies imbéciles, des sophismes non déguisés, une logique d'épileptiques, voilà ce dont ils jugent digne le peuple qu'ils prétendent guider et défendre. En voulant faire des hommes soumis, on fait des révoltés ; nous voulons faire des hommes libres, des hommes de jugement sain, qui rendent un peu plus difficile le métier de politicien et de journaliste.

On nous accusera peut-être de négliger l'essentiel, l'éducation morale, n'en croyez rien : dans l'homme tout se tient et conspire ; il n'accomplit pas un pro-



grès réel qui ne le modifie tout entier. Les vertus de l'intelligence sont des vertus de la volonté. Supposez que vous vouliez aborder de sang-froid, examiner sans parti pris un problème, que vous êtes tentés de trancher brusquement en ne consultant que votre intérêt immédiat : vous voilà contraints, selon le précepte de Descartes, d'oublier vos préjugés, de résister à votre passion, de retenir l'affirmation précipitée ; puis de vous recueillir, d'examiner les raisons de vos adversaires, de les comprendre, de voir ce qui les justifie, de les conférer avec vos propres arguments ; de ne vous arrêter enfin qu'à la conviction sérieuse, réfléchie qui seule a droit au respect. Quel meilleur exercice pour la volonté, et quel gain moral ! En élevant la vérité au-dessus de votre intérêt, de votre passion, vous avez appris la valeur de l'effort, le sens du sacrifice ; en comprenant les autres vous avez apaisé votre cœur, vous n'êtes plus tentés de répondre par la haine à ce que vous croyez de la mauvaise foi ; en assurant vos convictions vous les avez faites plus solides, plus durables ; elles ne sont plus des mots, des phrases sonores ; elles sont de vraies idées qui agiront sur la volonté, domineront la conduite, entreront dans la trame des faits.

## II

Ce commerce volontaire des intellectuels et des travailleurs n'est pas moins nécessaire aux uns qu'aux autres ; nous venons ici autant pour nous instruire que pour enseigner ; nous sommes une école mutuelle, où chacun tour à tour est élève et maître, s'il est vrai que chacun tour à tour donne et reçoit. L'ouvrier qui, après une journée de dur labeur, au lieu de s'abandonner aux tentations de la rue et de lâcher la bête, trouve le courage d'un nouvel effort pour s'élever à la dignité de la pensée, est un homme véritable, un homme libre, et, sans le savoir peut-être, il conquiert le premier des biens, celui que rien ne remplace, auquel rien ne supplée. Mais en venant ici, vous n'êtes pas seulement préoccupés de vous-mêmes, vous pensez plus encore peut-être à ceux qui ne viennent pas, à ceux qui veulent oublier et qui tuent en eux brutalement la pensée ; il vous importerait moins de valoir quelque chose si ce n'était pour être utile aux autres. Comme vous avez raison ! Nous ne voulons pas faire des gens dédaigneux qui s'isolent, qui se séparent, créer une variété de bourgeois, ajouter à nos divisions des divisions nouvelles qui empirent le mal dont nous souffrons. Nous voulons former une élite ouvrière qui serve d'intermédiaire et comme d'interprète entre les penseurs et cette grande masse humaine qui, seule, peut donner aux idées la réalité, la force et la vie ; une élite ouvrière qui, consciente de la solidarité sociale, travaille à l'émancipation de tous, qui peu nombreuse d'abord s'accroît, encadre l'armée du travail, entraîne les compagnons qui, par faiblesse, par impuissance, par fatalité héréditaire se complaisent dans l'ignorance et ne sentent plus leur esclavage. Il faut, que, sans air de supériorité, sans prétention de dominer, modestement, en se rendant utile, à l'atelier, dans les syndicats, dans les associations coopératives l'élite ouvrière agisse ; qu'elle soit de tous les groupements où se fait l'éducation du peuple ; qu'elle y combatte les petites rivalités, qu'elle y apporte, avec l'intelligence de l'idéal futur qui dépasse les fins prochaines, l'esprit de suite, la discipline volontaire qui n'humilie point, parce qu'elle est la soumission à une loi consentie ; il faut enfin qu'elle crée une opinion publique ouvrière. On s'inquiète des ravages effrayants de l'alcoolisme ; la maladie est grave, nous pouvons en mourir ; tant que la campagne sera menée uniquement par des bourgeois, ils rencontreront la défiance, l'incrédulité ; tout au plus les écouteront-ils patiemment ; mais leurs paroles ne seront



que des mots qui volent, non des idées, des sentiments qui entrent dans la conscience et modifient la conduite. Rien ne se fera sans votre intervention. Vous voulez changer les conditions du travail, transformer la société qui vous paraît mal faite, vous ne réussirez que si vous méritez de réussir; la violence a des victoires d'un jour, la vertu seule et le courage font les conquêtes définitives. L'alcoolique est un faible, un impuissant; ses enfants sont des dégénérés, des esclaves-nés; vous avez besoin d'hommes sains et forts, qu'il soit une fois bien entendu que l'homme qui s'abaisse au rang de l'animal par l'ivresse répétée trahit la cause du peuple; le sentiment de l'honneur, la conscience de la responsabilité de chacun envers tous, la réprobation des compagnons seront de plus grande efficacité que les discours et les lois.

Les savants, « les intellectuels » n'ont pas moins à recevoir du peuple qu'à lui donner. La vie « livresque » a ses dangers; elle détache la pensée de l'action; elle fait des hommes si curieux de ce qu'on a pensé, de ce qu'on a senti avant eux, qu'ils n'ont plus le temps de penser, de sentir par eux-mêmes; des hommes qui, à force de peser délicatement les raisons contraires, oscillent de l'une à l'autre dans une perpétuelle indécision. Détachés de la vie, l'idée devient quelque chose d'abstrait, un signe algébrique, dont on dispose à son gré, qu'on plie impunément aux jeux d'une logique subtile et paradoxale, sans que l'erreur trouve son châtiment dans ses conséquences immédiates. Il est bon que ceux qui par profession abusent de la pensée pure, hypertrophient en eux l'intelligence abstraite, se trouvent en contact avec des hommes à qui la vie ne se laisse point oublier et que leur métier ramène sans cesse à l'action positive et concrète. Si les idées étaient soumises à la loi de la pesanteur et si elles s'écroulaient sur la tête des architectes maladroits qui violent les lois de leur équilibre, il y aurait moins de sophismes impudents et d'erreurs à demi volontaires. Si notre littérature est si médiocre, si misérable, c'est qu'elle est détachée de la conscience populaire. Nos écrivains s'enferment dans des cénacles, dans de petites coteries, ils veulent être rares, distingués, « différents »; ils parlent de leur « moi » avec des coquetteries de filles; il en est qui, comme les mendiants aux jours de fête, pour attirer l'attention, exhibent leur laideur et leurs difformités; les plus habiles amusent ceux qui payent du récit de leurs propres scandales, et leur servent l'ordure dont ils se repaissent. Le peuple a les faits-divers, le dernier crime, des feuilletons imbéciles. Il faut que vous nous aidiez à sortir de là. Notre art blasé regarde la vie, comme les vieillards la chaste Suzanne; il la salit, il la souille, après quoi il la calomnie et la déshonore. L'art ne se renouvellera que le jour où, laissant là les subtilités, les fausses délicatesses, les raffinements d'une sensualité morbide, il sortira des salons et des lupanars pour rentrer dans la Cité des hommes. Ne parlant plus pour quelques privilégiés, mais pour tous, sa voix se fortifiera, s'étendra; il retrouvera dans les cœurs, fraîche comme au premier jour, la floraison des sentiments éternels, les vraies douleurs, les larmes qui valent d'être pleurées, la joie, l'invincible espérance, et, revenant à sa mission, loin d'humilier l'homme et la vie, il exaltera le courage, par l'allégresse des pensers héroïques. Le peuple ne comprend que les œuvres les plus belles, les œuvres universelles, vraiment humaines, qui éveillent un écho dans toutes les âmes; il nous rendra la simplicité dans la grandeur.

Dans une démocratie, il est nécessaire que les hommes qui travaillent et les hommes qui pensent aillent ainsi les uns vers les autres, il importe qu'ils se connaissent, qu'ils s'expliquent, qu'ils s'entendent, qu'ils prennent de plus en



plus conscience de la solidarité qui les fait ouvriers d'une œuvre qui ne peut s'accomplir que par leur concours.

Le peuple est le nombre, il décide par ses suffrages des destinées de la patrie, il est la force ; sans l'intelligence, la force s'applique au hasard, elle est plus propre à détruire qu'à créer : donnons l'intelligence à la force et la force à l'intelligence ; ne laissons pas, en nous isolant, ces deux éléments nécessaires de toute action se disjoindre ou s'opposer. Nous ne pouvons rien que si ceux qui savent s'unissent à ceux qui décident, et cette union doit être intelligente, volontaire, consentie.

On compare volontiers la société à un organisme, la comparaison est ingénieuse, elle est instructive ; mais il ne faut pas être dupe des analogies, en négligeant les différences qu'elles ne doivent pas faire oublier. A prendre cette métaphore à la lettre, comme l'ont fait quelques sociologues, sous prétexte que le bras accomplit sans les connaître, par un mécanisme préétabli, les ordres du cerveau, il faudrait constituer une aristocratie de l'intelligence, faire du peuple je ne sais quel mécanisme qui réaliserait spontanément les sublimes conceptions de l'élite. Dans nos sociétés modernes, il n'y a pas de bras qui ne soient que des bras ; l'intelligence de l'élite ne descend pas d'elle-même dans le corps social pour en diriger les mouvements à son gré ; le peuple, c'est mille et mille bras dont chacun est relié à un cerveau qui pense ; c'est par la persuasion et sur la pensée qu'il faut d'abord agir, pour que l'idée, multipliée dans les esprits individuels, forte de leur adhésion, vivant de leur vie, se réalise enfin par la conspiration des volontés : et voilà pourquoi l'élite et la foule ne peuvent s'unir dans une action commune qu'à la condition de former une société fraternelle qui, loin de fixer les inégalités primitives, les atténue, les efface, établisse entre tous ses membres, des plus élevés aux plus humbles, une sorte de continuité qui ne permette plus les distinctions vaines, les catégories tranchées, où se complaisait la sottise et l'orgueil.

### III

Qui nous verrait réunis dans cette petite salle et s'informant de nos ressources saurait qu'elles se réduisent à notre mutuelle bonne volonté, serait tenté de trouver bien pompeux le titre d'enseignement supérieur du peuple dont nous décorons ces causeries et ces conférences. Ce titre, nous ne l'avons pas pris au hasard, par une vanité naïve ; il ne répond pas à ce que nous pouvons, il répond à ce que nous voulons ; il exprime l'idée que nous semons et qui lèvera.

Notre ambition est grande ; nous voulons la vérité, la beauté, la vie morale pour tous ; nous voulons que le peuple soit admis à participer à ces biens qui constituent le patrimoine propre de l'humanité ; nous voulons que, comme le soleil pour tous les yeux, la lumière intelligible se lève pour toutes les intelligences. Les richesses, dont s'occupent les économistes, dont ils étudient les lois de production, de distribution, ne se consomment qu'en se détruisant ; elles opposent les hommes, elles les mettent aux prises, parce qu'elles sont limitées, parce qu'on ne les possède qu'en en excluant les autres, parce qu'elles ne se proportionnent pas d'elles-mêmes aux besoins qu'elles sont destinées à satisfaire. Les biens spirituels, loin de se diminuer, s'accroissent en se partageant ; on ne les possède que pour les répandre. Le savant ne cache pas la vérité qu'il vient de découvrir, il la proclame, il sait que, vivant en d'autres esprits, elle sera féconde en vérités nouvelles : la plus chère récompense de l'artiste est de penser que son œuvre se recréera dans des milliers d'âmes, qui pour un instant devenues son âme même l'immortaliseront. La vraie richesse fait la vraie libé-



ralité : il n'y a pas plus ici d'orgueil à donner que d'humiliation à recevoir ; on ne fait pas l'aumône des biens impersonnels, qui les reçoit en un sens se les donne : vous ne comprenez que la vérité qui, par un travail original, est devenue votre pensée ; l'œuvre d'art n'est qu'une chose muette, une image morte, tant qu'elle ne se refait pas en vous-mêmes, tant que vous ne l'animez pas de votre âme. L'intelligence des mêmes vérités, l'admiration des mêmes beautés, de tous nos esprits font comme un seul et même esprit, société fraternelle, où s'unissent les vivants et les morts, et par laquelle prend un sens le mot d'humanité.

Messieurs, je songe souvent avec tristesse à tout ce qui se perd de ces biens précieux, qui ne se refusent à personne, dont on jouit sans les détruire, qui, loin d'opposer les hommes, en leur donnant des idées et des sentiments communs, font comme se pénétrer les consciences.

Que de joies possibles qui ne seront jamais des joies réelles ! que de couchers de soleil contemplés par des yeux indifférents qui ne les voient pas ! Toutes les galeries réunies des banquiers de toutes les religions ne sont rien auprès de notre musée du Louvre ; les livres des savants, des philosophes, des poètes renferment des trésors, des millions d'idées, d'émotions, qu'il suffirait d'en faire jaillir au choc d'esprits vivants ; sans parler de l'œuvre, à laquelle on ne renonce qu'en renonçant à soi-même, de l'œuvre d'art, dont chaque individu est l'artiste nécessaire, de l'œuvre qui consiste à se faire soi-même, à se modeler sur l'idée de l'homme à laquelle on a su s'élever, de la joie très haute, en travaillant sur soi et pour tous, d'éprouver par une expérience directe la puissance victorieuse de l'idéal.

Plus d'un parmi vous, sans doute, est tenté de m'accuser d'hypocrisie et de mauvaise foi. Pour se dispenser de la justice ici-bas, on a longtemps offert au peuple la compensation d'un paradis céleste, une éternité de joies dont on ne se lassera point, en échange de ces misérables biens dont notre illusion fait tout le prix : le mal est que l'idée du paradis n'étant pas assez efficace pour détacher de ces biens les dévots qui les possèdent, ne l'est pas davantage pour consoler ceux qui en sont dénués. Aujourd'hui, par un nouvel artifice, on offre au peuple je ne sais quel paradis terrestre, l'art, la science, la vie supérieure de l'esprit et du cœur, tout ce dont la jouissance lui est interdite par les conditions mêmes de la vie à laquelle il est condamné. Le paradis n'est plus dans le rêve et l'espérance, il est là tout près, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour le voir, à se lever et à marcher pour y entrer ; seulement, les yeux sont aveugles et les jambes paralysées. Par le mirage des biens dont il pourrait jouir, dont d'ailleurs il ne jouira jamais, on espère faire oublier au peuple sa condition réelle et lui faciliter la résignation. Messieurs, je ne suis pas de ceux qui vous conseilleront jamais la résignation passive ; comme le dit Ruskin : « on envoie rouler un homme dans le fossé et quand il est au fond, on le prêche, on l'invite à demeurer content dans la situation où la Providence l'a placé ». Votre effort vers une condition meilleure n'est pas seulement légitime, il est nécessaire : je lisais l'autre jour, dans un article sur ces causeries du soir, que vous étiez tentés de revenir par quelque biais de toutes les questions à la question sociale. Je n'en suis pas surpris, n'est-ce pas cette préoccupation qui nous amène vers vous ? En demandant l'organisation d'un enseignement supérieur du peuple, en réclamant pour tous la participation aux biens impersonnels qui achèvent l'humanité dans l'homme, nous anticipons tout à la fois et nous préparons l'avenir.

Nous anticipons l'avenir, car par là même nous affirmons que dans une so-



ciété vainement civilisée, que dans une démocratie, il ne peut plus y avoir d'esclaves, d'être réduits au rôle de machines, que chacun par suite a droit non seulement au pain, mais à un certain loisir, bref qu'aucun homme ne doit, par une sorte de fatalité, être exclu de la vie humaine. Comment cela se réalisera-t-il ? Par quels moyens ? Par quelles concessions arrachées au capital ? Par quelle transformation sociale ? Par quel accord pacifique des bonnes volontés — ce rêve est bien permis ? — Je l'ignore, mais si vous le voulez vraiment, cela sera parce que cela doit être. Quand un idéal supérieur est conçu, il ruine lentement dans les esprits ce qui le contredit, et il ordonne peu à peu les forces qui le réaliseront.

Dans la mesure de ce qui nous est possible nous préparons avec vous cet avenir, car tout ce qui donne au peuple une conscience plus claire de ses besoins véritables, tout ce qui fait son intelligence plus lucide, sa volonté plus forte, son cœur plus généreux, plus accessible aux sentiments universels, commence son émancipation. Ne craignez pas de vous attarder à la lecture des poètes et des philosophes, efforcez-vous d'entendre les méthodes qui mènent à la vérité, attachez-vous à bien raisonner, vous serez, sans le soupçonner, au cœur même de la question qui vous passionne et vous en commencerez la solution. Tout ouvrier qui s'éclaire, qui s'instruit sans se séparer de ses compagnons, prépare pour tous l'avenir meilleur qu'il rêve.

Ne nous berçons pas d'illusions vaines, ne revenons pas à la naïveté de l'enfant qui attend que la bonne marraine change les citrouilles en carrosses, rien ne se fera sans nous, rien ne se fera que ce que nous ferons nous-mêmes. L'idée qu'un changement tout extérieur, qu'une combinaison savante de lois et de règlements suffiraient à produire le bonheur et la vertu, à quelque chose de séduisant pour notre paresse ; le malheur est que lois et règlements sont des abstractions, et que, dans la réalité, il faut bien en venir aux hommes, à ceux qui les font appliquer et à ceux qui les doivent observer. Quand on parle du milieu social, on ne songe jamais qu'à ce qu'il a d'extérieur, à la terre et à ses richesses, aux instruments de travail, aux machines de l'industrie, on oublie que ce milieu est fait aussi des hommes associés dans une vie collective et que la somme ne se compose jamais que des unités additionnées. Pour une société libre, il faut des hommes libres : le suffrage universel nous a donné d'abord vingt ans de servitude avec la conclusion que vous savez. On ne reçoit pas la liberté du dehors : le pire esclavage est celui dont nous sommes nous-mêmes les auteurs et les complices, celui de nos vices et de nos passions, d'autant plus profond, d'autant plus incurable que nous en perdons bientôt jusqu'à la conscience.

Des gens intéressés à nous le faire croire affirment que notre grande révolution française n'a été qu'erreur et qu'illusion ; ils disent que nous avons dupé le monde et nous-mêmes, que nous sommes désormais livrés à l'anarchie, dépourvus de tout idéal national ; ils nous adjurent de retourner en arrière, de rentrer docilement sous l'autorité de l'Eglise, qui nous guérira des maux de la liberté ; quelques-uns nous somment de confirmer l'acte de contrition par un massacre des juifs qui scelle la nouvelle alliance dans le sang ; ni la France, Messieurs, ni le peuple de Paris ne consentiront à ce reniement qui les déshonorerait aux yeux du monde. Nous ne pouvons pas supprimer notre histoire, nous avons pris envers nous-mêmes et envers tous des engagements qu'il nous faut tenir, sous peine de déchéance. L'heure du choix est passée, apportons à l'action nécessaire la sagesse, la patience, le courage. Nous avons un idéal, et qui vaut d'être réalisé : nous voulons une civilisation réelle, qui ne laisse plus



en dehors d'elle la majorité des hommes, une civilisation qui ne soit plus l'œuvre et le profit de quelques-uns, à laquelle tous soient appelés à concourir et à participer. Nous posons résolument les conséquences de la démocratie : démocratie, c'est souveraineté du peuple ; le souverain autrefois s'appelait le roi, il justifiait les lois en disant : car tel est notre bon plaisir ; dans la souveraineté collective il faut que la volonté individuelle s'identifie avec la loi générale, et il faut pour cela que nous substituions au bon plaisir qui divise la raison qui unit, que nous disions : car telles sont la justice et la vérité auxquelles nous nous soumettons librement.

GABRIEL SÉAILLES.

## DE LA VÉRITÉ, DES DISCUSSIONS ET DES MOYENS DE S'ENTENDRE

(SUITE ET FIN. — Voir n° 34).

### Méthode de la discussion

Ceci peut, en deux subdivisions, se préciser :

A. — Ce qu'on peut appeler la *méthode préliminaire*, c'est-à-dire les *idées*, les *principes* qu'il faut toujours avoir présents à l'esprit.

B. — La *conduite de la discussion* elle-même.

A. — Les *principales idées dont il faut demeurer pénétré quand on discute*, sont, semble-t-il :

*Ne pas s'imaginer que l'adversaire est de mauvaise foi.* Cette idée préconçue, haineuse et funeste, empêche de comprendre ce qui est dit, et d'en dégager ce qui est juste, irrite celui qui en est l'objet, irrite celui qui la manifeste ; et les discours des deux interlocuteurs sont, par cette irritation, troublés, obscurs et corrompus.

*Etre persuadé que les autres ne sont pas très différents de nous*, que l'entente donc peut être espérée et présumée. Que de fois des ennemis irréductibles découvriraient, s'ils n'étaient persuadés de leur irréconciliable hostilité, que leurs sentiments sont analogues aux expressions différentes ! Les mots sont plus ennemis que les idées. Les idées sont, pour ainsi parler, au sommet, les mots à l'ouverture d'un angle. Les idées sont clairvoyantes comme la lumière, les mots aveugles comme l'ombre. Le mot devrait être le visage de l'idée où se lit le regard, il est souvent le masque sans regard. D'où se tire ce procédé de conciliation : changer les mots, *transposer* les phrases, trouver des synonymes, surtout trouver des comparaisons, depuis cette comparaison brève qu'est la métaphore jusqu'à cette comparaison prolongée qu'est l'apologue. *Comparer ? A quoi ? A deux classes de phénomènes. Aux phénomènes vulgaires*, connus de tous, évidents, admissibles pour tous. C'est le procédé de Socrate : « Ne crois-tu pas, Calliclès, que c'est au pilote qu'il faut confier la conduite du vaisseau ? » Comparer aux phénomènes spéciaux qui sont de la connaissance spéciale, professionnelle par exemple, de l'interlocuteur. A quelqu'un, je suppose, qui nie l'évolution dans une branche de l'industrie ou de la science, faire sentir, reconnaître, la permanence, la nécessité de l'évolution dans le domaine



qu'il connaît. *Concrétiser* l'idée, pour ainsi parler, dans la compétence de chacun. Dès que l'auditeur aura vu une face de l'idée, tout sera deviné. L'intelligence est semblable à un vase d'eau voisin de la congélation : qu'on y laisse tomber un fragment, déjà réalisé, de glace, tout se réalise, tout se congèle. Ou bien usons de la formule du poète : Une maille rompue emporte tout l'ouvrage.

Se répéter qu'on ne sait pas tout, même sur la question la plus étudiée, qu'on peut être parti d'un point de vue erroné, et avoir le sentiment d'aller à l'école quand on va à une discussion.

Surtout *chercher à comprendre*. Il y a des gens qui questionnent et ne veulent pas entendre la réponse. A mesure qu'on explique, ils protestent, critiquent, rejettent. Vous demandez, peut-on leur dire, qu'on fasse entrer une idée dans votre esprit, et sans cesse vous l'expulsez ! Vous voulez aller là-bas, et vous refusez de bouger ! Il faut se prêter aux démonstrations, prêter son esprit à l'orateur. Une démonstration est un essai de mouvement qu'on tente de faire faire à un esprit. Il faut s'abandonner, quitte à plus tard se reprendre. On vient à la lutte avec des idées qu'on trouve justes, qu'on aime, qu'on a défendues déjà, qui sont comme le sang de l'esprit ; comment prétendre les comparer impartialement avec d'autres idées, étrangères, si l'on ne met en ces dernières quelque chose de soi ? On ne comprend bien que ce qu'on sent plus ou moins en soi. On n'est intelligent que si on a un « moi » souple et vaste. Il faut discuter cordialement. *L'intelligence est une sympathie*. Il faut livrer son consentement, presque son amour. *Comprendre, c'est se donner*.

Se persuader encore que bien des idées qui d'abord semblent absurdes pourront finir par sembler inquiétantes, triomphantes, évidentes, que le frisson de révolte est la marque du saisissement qui précède l'abandon, que *la haine est souvent cette pudeur qui précède l'amour*, et ne pas nier tout de suite parce qu'on n'a pas le temps de consentir.

Se rendre compte enfin que les questions, pour qui sait, ne se posent pas, le plus souvent, comme pour qui les ignore, que le raisonnement qu'on défend peut se trouver caduque, non seulement dans ses conclusions, mais dans ses prémisses, et que ce qu'on nomme des faits, des « faits simples et nus » sont souvent, inconsciemment, des faits choisis et interprétés déjà. Il y a deux degrés dans la science : le second est de résoudre les questions, mais le premier est de les poser. *Se défier des termes dans lesquels on pose les problèmes, et se défier des mots* qui servent de points de départ. Les mots semblent les éléments de la pensée ; il semble que quand on a décomposé une phrase, isolant les mots dont elle est faite, on soit descendu au dernier degré de l'analyse, on ait atteint les éléments simples. Que non pas ! Les mots ont deux faces : Ils sont les éléments des phrases, des livres, des sciences. Ils sont aussi les résumés des phrases, des livres, des sciences. Ils servent à définir, mais ils méritent, eux aussi, d'être définis. Enchevêtrement et solidarité des êtres. Les mots donc sont aussi des synthèses qu'il faut analyser. Votre point de départ est une conclusion, qu'on peut ruiner. Les mots sont des résumés provisoires d'idées complexes. Il faut s'attendre à voir ébranler les raisonnements à la base des mots.

B. — *La conduite même de la discussion :*

Le but de la méthode dans la discussion peut se qualifier d'un mot : la *précision*. Ce mot est la clef de la méthode. Et qu'est-ce d'ailleurs que la précision, sinon la perfection de la vérité, la vérité fine, rigoureuse, adéquate ?

Comment obtenir la précision ? Suivons les phases de la discussion :

D'abord *poser nettement la question*, la délimiter. Fait étrange, d'ordinaire



on parle sans savoir exactement, encore moins limitativement, de quoi on parle. Rien ne peut fixer plus certainement la position de la question que *d'en écrire le texte* sur un tableau noir ou sur un papier, même si l'on discute hâtivement, même debout, même en marchant.

Puis l'orateur (ou le causeur même, entre deux personnes seulement) doit énoncer un *plan*. Et il serait bon que ce plan fût *écrit*. Il est de l'intérêt de la personne qui parle comme de celles qui écoutent qu'une sorte d'engagement public soit pris, tel qu'il ait des chances d'être tenu.

Enfin, l'orateur doit s'accoutumer à ramasser sa pensée, et montrer qu'il a satisfait aux promesses de son plan, en terminant par un *résumé* rappelant ses arguments, leur enchaînement et ses conclusions.

Que fait cependant l'interlocuteur? Il *écoute*. C'est une évidence en théorie et une étrangeté en pratique. Il écoute, sans broncher, sans interrompre jamais; il ne donne pas de « marques d'adhésion », ne fait pas de « signes de protestation ». Il reste impassible. Tout ce qu'il peut et doit faire, c'est noter dans sa tête ou par écrit. Le silence est l'instrument des discussions autant que la parole. Les interruptions troublent, énervent et abrutissent à la fois l'orateur, les auditeurs et l'interlocuteur lui-même. Mais il ne suffit pas de *faire silence*, il faut *faire attention*. Certains se taisent, mais ne font attention qu'à leur propre pensée, se remémorent leurs arguments, discourent tout bas et s'écoutent eux-mêmes. Charivari de silence. Babel muette.

L'interlocuteur prend la parole quand l'orateur a fini. Il doit résumer ce que ce dernier a dit et tolérer ses corrections. « Est-ce bien ce que vous avez dit? » Il s'assure qu'il a compris. Quand l'interlocuteur a *formulé en quelques mots à sa manière la pensée du premier orateur*, une base solide de discussion est établie; rédigée à la manière de chacun, et sincère envers chaque esprit, une même vérité est admise.

Puis l'interlocuteur, devenu le second orateur, avertit du *plan* qu'il suivra. Il déclare soit reprendre le plan adopté par le premier orateur, soit le modifier ou l'abandonner; il spécifie alors les raisons de l'abandon ou des modifications et la mesure de ces dernières, n'omettant aucun élément acquis, et, s'il ajoute des éléments nouveaux, en justifiant l'introduction.

Il développe son plan, écouté aussi en *silence et attention*.

Il *résume* sa thèse.

Enfin on ne doit jamais se séparer sans établir le *bilan de la discussion*, bilan qui doit demeurer net et inoubliable, dans l'oubli même des nombreux arguments, des nombreuses idées émises. Bilan dont l'actif comprend les vérités sur lesquelles l'accord s'est fait, dont le passif énumère les points sur lesquels la divergence s'est maintenue ou accentuée. Mais, — merveille de la discussion — passif collectif qui est un actif individuel, car, chacun, par le déploiement énergique et périlleux qu'il en a fait, a précisé, fortifié et organisé ses idées.

Prenons un exemple, Messieurs, de la valeur de la méthode dans les discussions. Exemple immense, sujet saisissant: le Parlement, et notamment la Chambre des Députés. Il y est fait preuve de plus de labeur et même de plus de talent qu'on ne le croit d'ordinaire. Ce qui est la cause de sa presque banqueroute, c'est sa méthode de travail. Le Parlementarisme se perd, pour traiter les questions modernes avec les méthodes anciennes. Il faudrait les méthodes de la science: on conserve le discours! La sociologie en reste à l'éloquence! L'agriculture n'en est pas restée aux Géorgiques, ni l'ethnographie à l'Odyssee. La méthode de la Chambre est vicieuse avec ses Commissions éphémères, ses rapports caducs,



ses recommencements éternels, avec son ordre du jour heurté et spasmodique, vraie démarche de la passion, brusque et inerte, introduisant l'émotion du jour, écartant la pensée réfléchie des années jusqu'à ce qu'elle devienne l'émotion du jour. Compliquée et difficile aussi cette discussion, organisée en quelque façon pourtant : discussion générale, discussion par articles, amendements, ordres du jour, priorité, votes, etc. Mais le discours ! Cet élément de la discussion est livré à la fantaisie ou à l'éloquence ! Ici pas d'ordre : Pour toutes règles, le cri : « A la question », la sonnette du Président, les interruptions, le brouhaha de l'assemblée ou la disparition des députés dans les couloirs. Il est urgent d'introduire ici, convenablement adaptés, les procédés d'ordre et de précision que, ci-dessus, je signalais : Mention sur un tableau ou sur une affiche de la question traitée, avec l'énumération de ses parties principales ; obligation pour l'orateur de spécifier, au moyen d'un curseur mobile sur le tableau, par exemple, la partie qu'il traite ; remise nécessaire au secrétaire, en descendant de la tribune, des conclusions, évidentes et brèves, sur toutes les parties traitées ; établissement par le secrétaire, chemin faisant ou après la séance, d'un tableau, aussi détaillé que besoin serait, classant nettement les questions, les arguments, avec ou sans les noms des orateurs, selon ce qu'on espère de l'autorité du talent ou ce qu'on craint de la séduction de l'intrigue ; et distribution de ces tableaux à chaque député, pour instruire sa conviction. Telle est sans doute l'esquisse de la réforme du discours que devra accompagner la réforme de la discussion parlementaire elle-même. La République est l'ordre et la liberté. L'ordre et la liberté sont aussi nécessaires aux idées dans le Parlement qu'aux citoyens dans la rue. La mauvaise discussion, c'est la guerre civile.

La discussion est la forme sociale de l'adaptation humaine. C'est comme la faite de l'évolution.

LUCIEN LE FOYER.

Nous recevons la lettre suivante, en réponse à l'article de M. Lucien Le Foyer :

Monsieur,

Je prends la liberté de soumettre les réflexions suivantes sur la Vérité à vos méditations. Un et un font deux est une vérité, une vérité reconnue par quiconque a la faculté de la reconnaître. Qui en est l'auteur ? Personne ; c'est comme cela *naturellement*. Depuis quand est-ce comme cela ? Depuis toujours. Jusques à quand sera-ce ainsi vrai ? Toujours, toujours et toujours, c'est-à-dire *éternellement*. Où est-ce comme cela ? Ici, à côté, plus loin, ailleurs et partout, c'est-à-dire *universellement*.

Donc, le caractère de la vérité est d'être *naturel, éternel et universel* ; que nous le reconnaissons ou non, que nous le voulions ou non, nous n'y pouvons rien changer. Voilà qui est à mon avis *absolu*.

GODEFROY.

## L'ESPRIT DU FÉMINISME

(Suite. — Voir N<sup>os</sup> 33 et 34.)

(Réponse à M. L. XAVIER DE RICARD, rédacteur aux *Droits de l'Homme*)

Un des plus grands inconvénients du journalisme, c'est qu'il traite légèrement les choses graves. Si je croyais à l'efficacité des lois restrictives, j'en proposerais une, qui interdirait aux journaux quotidiens d'aborder les questions sociologi-



ques. Ceci n'est point pour contester la valeur littéraire de M. Xavier de Ricard, ni la clarté latine de sa pensée. C'est une généralisation.

J'avais montré que le féminisme n'est qu'une forme du sectarisme, M. de Ricard, comme les écoliers, me répond que c'est moi qui suis un sectaire. Il faut s'entendre. Il a raison s'il veut dire que je suis contre tous les instincts mauvais qui, comme le féminisme, plus ou moins constitués en corps de doctrine, divisent les hommes et les opposent en partis de races, de classes, de croyances, de sexes. Le mot même de « féminisme », on ne saurait trop le répéter, implique le plus odieux sectarisme qui fut jamais, puisqu'il coupe le couple, partage la famille, oppose la mère au fils, l'épouse à l'époux, la sœur au frère, la femme à l'homme. Si c'est être sectaire que de protester de toutes ses forces contre ce sectarisme naissant qui, demain, peut rejeter notre civilisation dans la pourriture des Byzance gynécocratiques, — eh bien ! oui, je suis un sectaire, puisque telle est la signification qu'on donne aux mots dans les polémiques journalistiques...

M. de Ricard m'accuse encore d'en être resté aux « antiques morales de renoncement et de sacrifice ». Il ajoute : « Là, M. Deherme est resté tout à fait chrétien — mais d'un christianisme austère et rechargé qui *expurgerait* volontiers les évangiles des deux épisodes *féministes* de Marie-Madeleine et de la Femme adultère. Il ne paraît pas inquiet du tout de cette lamentable contradiction de vouloir édifier un ordre social nouveau sur les fondations délabrées d'une vieille morale ». Il fut un temps où ce reproche puéril d'être resté chrétien m'eût été beaucoup plus sensible que celui d'être un sectaire. Depuis, j'ai compris tout ce qu'il y a de vrai, de social, d'éternel au fond de toutes les religions, sous l'enveloppe absurde de leurs pratiques, — comme au fond de toutes « les vieilles morales », sous l'enveloppe grossière de leurs préceptes. Une telle conception positive de l'évolution ne conduit pas à la dureté. En combattant l'esprit malsain qui multiplie les « Marie-Madeleine », les « Femmes adultères », et toutes les catégories d'« émancipées », le positiviste n'en conserve pas moins toute sa pitié pour les malheureuses qui en sont les premières victimes. Mais autre chose est d'aimer les malades, autre chose est d'aimer la maladie. Il faut être impitoyable contre le mal.

L'Eglise, fait remarquer M. Xavier de Ricard, avait contre les insociables un merveilleux moyen d'action : l'excommunication et la damnation. A tort ou à raison — je veux croire encore à raison, — ces moyens empiriques nous répugnent par leur mécanique violence. Mais la sociologie en nous élevant à la conscience de l'ensemble nous fournit des moyens aussi efficaces. Récemment on a vu ce que pouvaient quelques hommes désintéressés, gardiens sévères de l'unique et vieille morale de toutes les Races et de toutes les Religions contre la coalition formidable des impulsifs et des amoraux, — ce sont ces hommes encore qui feront un énergique appel au bon sens, à la raison, à l'idéal populaires contre l'épidémie névropathique du féminisme. Il n'y a que les sociétés à l'agonie qui ne peuvent trouver en elles-mêmes leurs propres remèdes et qui se laissent mourir. Si l'on est, en général, sympathique au mouvement féministe, c'est qu'on ne voit pas son esprit dissolvant, anti-social. Mais au chemin qu'il fait, cela ne saurait tarder, et parmi ceux et celles-là mêmes qui, aujourd'hui, se disent inconsiderément « féministes », combien seront bientôt les plus fermes défenseurs de la famille et de la société !

« Ce n'est rien dire, vraiment, fait observer l'éminent chroniqueur, que d'accuser les « féministes » de démoralisation, d'avoir l'obsession des sexualités et



que de taxer « d'insanités » les *revendications sexuelles* contre le *despotisme* du mariage et la constitution actuelle de la famille ». Sans doute, je n'eusse rien dit si je n'avais dit que cela, et si surtout je n'avais pas essayé de le prouver, — ici même encore, en citant mon contradicteur.

Cette tendance morbide du féminisme à considérer tout ce qui est *devoir*, obstacle au désir désordonné, frein aux instincts, comme un despotisme insupportable, elle prouve tout ce que j'ai avancé. Les psychiatres sont ici d'accord avec les sociologues.

M. Georges Montorgueil, que j'ai cité pour avoir fait dans un article de tête de *l'Éclair* l'apologie de la *Néosophie*, la « Nouvelle Science » de Madame Renooz, M. Montorgueil nous parlait récemment d'une pièce féministe qu'on vient de jouer au Grand Guignol, la *Femme du Fou*, et dont l'auteur, Mme Ulmès, est, dit-on, une jeune fille du monde. L'auteur de cette pièce revendique pour sa triste héroïne le droit de se débarrasser par n'importe quels moyens — en le tuant même, et c'est bien par un meurtre que se dénoue le drame — du mari malade, devenu encombrant. M. Georges Montorgueil ajoute tristement qu'il n'y a rien là qui soit fait pour corriger ma sévérité : « Encore une revendication des droits, dit-il, et des plus contestables, — rien pour le devoir ! » Ainsi on accepte l'union avec l'homme, mais pour les avantages qu'on en peut retirer : les obligations qui en résultent, on n'en veut pas. C'est d'un égotisme puéril d'hystériques inconscientes. Aujourd'hui on réclame le *droit* de tuer le mari fou ; demain on voudra se débarrasser du mari malade. Tout cela, d'ailleurs, est contenu dans l'amour libre. Jamais leur âme ne s'ouvrira à la beauté altière du sacrifice. L'amour appelle l'amour, — et dans une société organisée l'être inadaptable, égotiste est inéluctablement brisé et rejeté, — lorsqu'il ne peut être guéri. Tout notre effort doit porter à ce que ce déchet, ce résidu soit le moindre possible. En combattant l'esprit du féminisme on y travaille.

M. Xavier de Ricard cherche à formuler mes propres conclusions, et il trouve ceci : « La femme doit se donner, une fois ce don fait, elle n'a plus le droit de le révoquer, et dès lors elle appartient sans rémission possible à son propriétaire. » Et il ajoute : « C'est le mariage sans le correctif du divorce ni même de la séparation : — le mariage perpétuel, indissoluble de l'Eglise qui, elle au moins, promettait des compensations dans l'au-delà ! Car à côté des menaces, elle avait les promesses. Et cette même conclusion s'impose, en toute sa rigueur, à M. Deherme — je doute qu'il ait, lui, un paradis à nous offrir. — Elle ressort de la critique et des termes même de ses articles contre ce qu'il appelle le féminisme. S'il hésitait, par hasard, à la formuler cette conclusion, je serais curieux (et d'autres le seraient autant que moi) de savoir par quel subterfuge de polémique il se déroberait à la logique de ses principes ? »

Je n'ai point l'espoir de convaincre mon contradicteur ; mais j'ai cru voir dans son article un témoignage de quelque importance, et je m'en sers. Je tâcherai ensuite de satisfaire à sa curiosité et à celle de ses amis sans « subterfuge de polémique » ni « artifices de l'art de citer ».

Il reste donc établi par le témoignage de M. Xavier de Ricard que le fonds des théories féministes, c'est l'amour libre. La femme se « prêtera » donc, si j'ose employer ses propres termes, et elle se reprendra lorsque son caprice sera pour ailleurs, ou plus souvent lorsqu'elle s'apercevra que sa nouvelle situation d'épouse lui impose des obligations. L'homme fera de même. Qu'on le veuille ou non, c'est la bestiale promiscuité des premiers âges, sans l'instinct sacré qui attachait farouchement la femelle à ses petits. Qu'on en convienne comme l'au-



teur des *Conditions de Claire*, ou qu'on s'en défende, c'est le débridement de la bête, la bourrasque brûlante des luxures déchainées, la lutte des sexes âpre, permanente, formidable, l'universalisation de la prostitution et de ses maux, le culte hideux, mortel de la débauche, l'arrêt de l'action, la fin de l'idéal, — la chute définitive.

Alors, la famille n'existe plus, puisque rien n'en assure la stabilité et que tout est conjuré avec les sophismes au service des instincts pour la dissoudre. Les enfants — lorsqu'il y en a — vivent comme ils peuvent, dans la rue, dans les asiles, dans les colonies ou, ce qui serait pire, entraînés par le caprice affolé d'une mère, chez qui une lueur du sentiment maternel subsiste encore, d'un logis à un autre, d'un père à un autre...

Mais si les hommes ont été assez fous pour briser le lien familial, ils ne peuvent avoir eu la sagesse de conserver le lien social. Au surplus, ils manquent de cette volonté calme et puissante qu'il nécessite. Incapables d'effort, ils ont remplacé l'action par l'agitation et le travail par la violence. Il peut y avoir un dictateur éperonné, il y en a sûrement un, il n'y a plus de direction, il n'y a plus de société. C'est la fin : ou l'invasion incendiaire et sanglante, ou la solitude des déserts mornes où furent les Sodome, des ruines déshonorantes où furent les Thèbes aux Cent Portes...

Une société forte et prospère veut une famille inébranlable, vivant et fécond foyer où l'individu vient ranimer ses forces, où il perpétue en la développant son espèce. Elle veut donc le mariage indissoluble. Elle ne saurait admettre le divorce, car il est un moyen d'échapper à la responsabilité de ses actes. De ces moyens, il y en a trop pour notre lâcheté.

Tous les actes de la vie sociale sont graves, et ils comportent des responsabilités et des devoirs qu'il faut résolument accepter. Pour rendre le mariage absolument indissoluble, il y a beaucoup plus à compter sur les mœurs que sur les lois.

M. Xavier de Ricard me demande ironiquement quel est le paradis que j'ai à lui proposer en compensation. Les belles actions sont les beaux poèmes de l'âme. Le poète exige-t-il une compensation pour chanter ? Mais je ne prétends point me dérober, et je vais bien surprendre M. de Ricard en lui apprenant que j'ai un paradis très haut et très pur à lui offrir par surcroît, qui ne diminuera pas le sacrifice de l'espoir égoïste d'une rémunération personnelle d'outre-tombe. Il agréera à son âme d'artiste.

Ce paradis, c'est la réalisation croissante de l'ordre, en soi, dans sa conscience, et autour de soi, dans l'humanité.

Ce n'est pas un motif de vivre que la satisfaction des appétits et l'obéissance passive, abrutissante aux instincts, — c'est sûrement, au contraire, une raison de mourir, c'est la mort même et la mort lâche. La vie ne persiste et ne s'épanouit que par l'effort, qui est déjà de la beauté, vers l'ordre.

Et ce sera l'individu sain, la famille unie, la nation prospère, l'humanité consciente. La femme heureuse et respectée au foyer, l'enfant aimé et joyeux à l'école, l'homme énergique et bon à l'atelier, aux champs.

C'est très simple, et c'est très beau.

G. DEHERME.



Nous avons reçu :

*Le Socialisme et la Révolution française*, par André Lichtenberger, un vol. 5 fr. (F. Alcan, éd., 108, boulevard St-Germain). Il en sera fait un compte rendu.

*L'Idée de l'Etat*, par Henry Michel (Hachette, éd., 79, boulevard St-Germain).

*Le Respect de la Femme*, par Ed. Pellocre et Georges Viau (A. Fontemoing, 4, rue Le Goff).

*Etude pédagogique sur la culture physique* (En vente au journal le Vélo).

*Second Congrès des Professeurs de l'Enseignement secondaire public. Rapport général*, par Emile Chauvelon, un vol. 2 fr. (Armand Colin, éd., 5, rue de Mézières). — Nos amis y trouveront d'intéressants documents sur l'Extension universitaire.

*Les Yeux*, étude dramatique en deux parties, par Edmond Rimé et Henry Bassères (Bibliothèque d'Art de la Critique, 50, boulevard Latour-Maubourg). Drame de la lâcheté du mâle, chien couchant de ses instincts, et qui n'a plus la force de vouloir contre eux, c'est-à-dire pour le devoir, pour la liberté vraie. Le beau talent des jeunes auteurs eût pu, ce me semble, choisir pour s'exercer un sujet plus humain.

*La Famille dans les différentes sociétés*, par C. N. Starcke, un vol. 5 fr. (Giard et Brière, éd., 16, rue Soufflot). — Il en sera fait un compte rendu.

*Almanach illustré de la Bataille*, 15 c. (Roman, éd., rue du Fer, Namur).

*La Psychologie du Socialisme*, par Gustave Le Bon, un vol in-8°, 7 fr. 50 (Félix Alcan, éd., 108, boulevard St-Germain). — Il en sera fait un compte rendu.

*Essai sur l'amour*, par Eugène Montfort, un vol. 3 fr. 50 (Paul Ollendorf, éd., 28 bis, rue Richelieu). — Je reprocherais à M. Montfort de s'occuper trop exclusivement de l'amour sexuel. Il est jeune, c'est son excuse. Il est un robuste, un sain, c'est sa sauvegarde. N'a-t-il point senti l'égotisme de cette exclamation : « Vivre avec elle ! Que m'importe tout l'univers ? Mon âme s'est ouverte et je suis un parfum qui se respire lui-même. Adieu aux hommes, au monde, à la cité ? » — N'est-ce point nous conduire à l'abjection de Rogojine ? Nous attendions de la génération naturaliste, au contraire, une exaltation de l'énergie, une superbe manifestation du vouloir altruiste. M. Montfort a beaucoup de talent et son livre plaira aux tendres. Il a des idées, et il est un observateur. A une époque plus calme, dans une société organique, je n'eusse pu qu'admirer son

G. D.

### SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE LA COOPÉRATION DES IDÉES

Pour l'Enseignement supérieur et l'Education éthique sociale du Peuple

Nous avons reçu : Précédemment : 416 fr. 50; M. F. Schrader, 5 fr. M. Gaston Moch, 10 fr.; M. Denoyel, 32 fr.; M. Paul Boell, 3 fr.; M. Max Lazard, 20 fr.

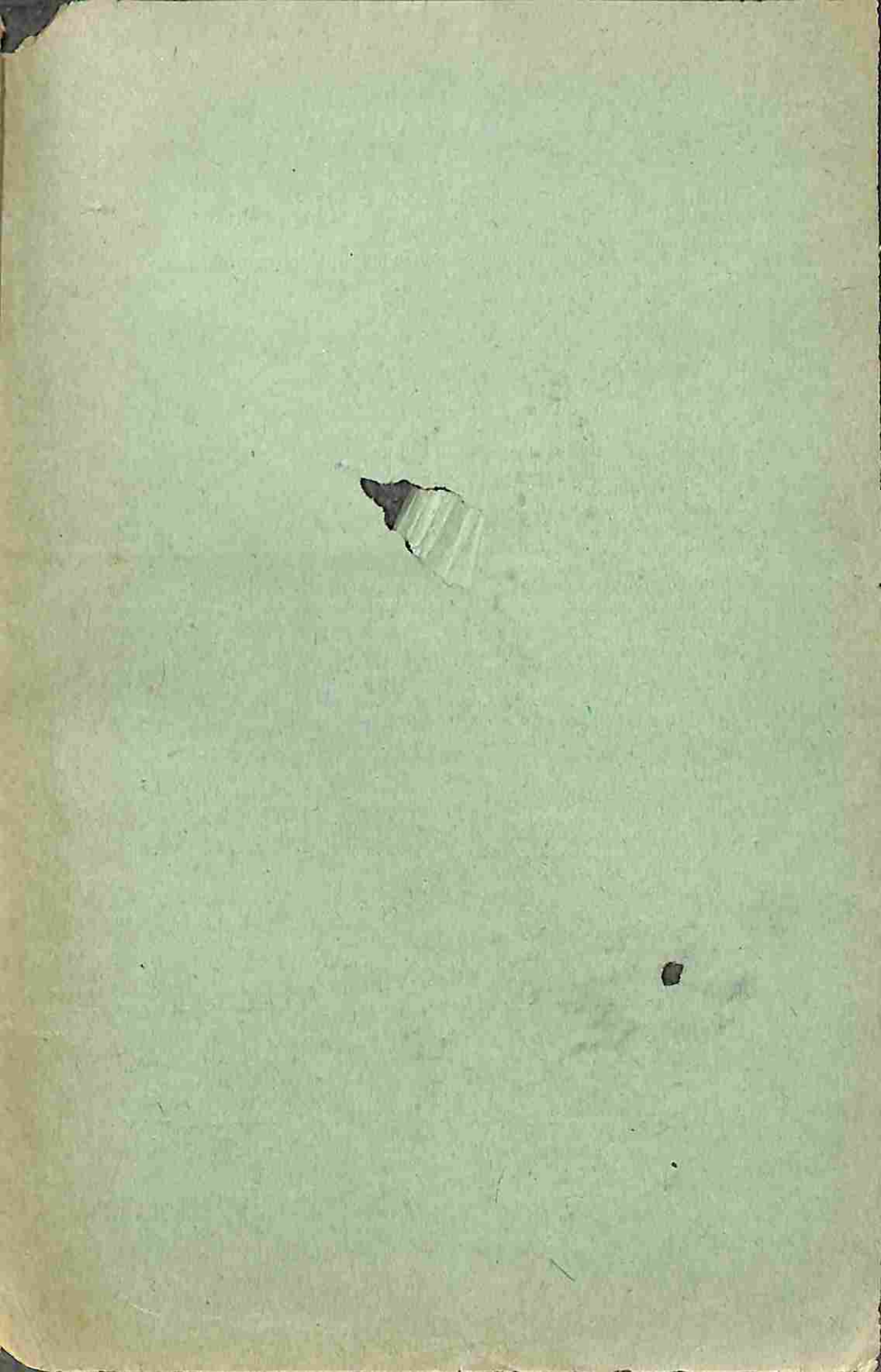
---

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

---

Imprimerie de la Coopération des Idées, à MONTDIDIER (Somme).







# A LIRE

- L'Arbitrage entre Nations*, 10, rue Pasquier.  
*Le Bulletin de l'Union pour l'Action morale*, 6, impasse Ronsin.  
*L'Humanité Nouvelle*, 5, Impasse du Béarn.  
*Le Mercure de France*, 5, rue de l'Echaudé Saint-Germain.  
*La Revue Blanche*, 1, rue Laflitte.  
*La Revue de la Société d'Etudes philosophiques et sociales*, 15, rue Racine.  
*Les Archives d'anthropologie criminelle*, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.  
*La Revue Philosophique*, 108, bd St-Germain.  
*La Revue Internationale de Sociologie*, 16, rue Soufflot.  
*Revue de la Prévoyance et de la Mutualité*, 78, rue Bonaparte.  
*Les Temps nouveaux*, 140, rue Mouffetard.  
*L'Ermitage*, 16, rue du Sommerard.  
*Le Relèvement social*, 2, rue Balay, à St-Etienne.  
*La Revue Socialiste*, 78, passage Choiseul.  
*La Revue Occidentale*, 10, rue Monsieur-le-Prince.  
*La Résurrection*, à Saint-Raphaël (Var).  
*L'Alcool*, 5, rue de Pontoise.  
*La Paix par le Droit*, 13, rue Soufflot.  
*La Lumière*, 96, rue Lafontaine.  
*Simple Revue*, 41, boulevard Haussmann.  
*L'Émancipation*, 1, rue Duguesclin, à Nîmes.  
*Le Moniteur des Syndicats ouvriers*, 6, rue des Quatre-Vents.  
*Manuel général de l'Instruction primaire*, 79, boulevard Saint-Germain.  
*La Philosophie de l'avenir*, 90, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.  
*La Science sociale*, 56, rue Jacob.  
*La Revue encyclopédique*, 17, rue Montparnasse.  
*Le Devenir social*, 16, rue Soufflot.  
*La Rénovation*, 104, rue de Rosny, à Montreuil-sous-Bois.  
*La Revue idéaliste*, 21, rue Saint-Dominique.  
*La Revue scientifique et morale du Spiritisme*, 5, rue Manuël.  
*La Revue du Brésil*, 56, rue Saint-Georges.  
*Le Bulletin des Sommaires*, 44, rue Beaunier.  
*L'Initiation*, 5, rue de Savoie.  
*L'Enclos*, 7, rue des Saules.  
*Le Solidariste*, 33, rue Bonaparte.  
*Le Réformiste*, 18, rue du Mail.  
*La Revue d'art dramatique*, 5, rue Rougemont.  
*Journal du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri.  
*L'Avant-Garde pédagogique*, 11, rue de la Plaine.  
*La Revue des Beaux-Arts*, 13, rue Grange-Batelière.  
*La M...*, boulevard des Tranchées, Genève.

---

## LE COURRIER DE LA PRESSE

PARIS — 21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS

Directeur: A. GALLOIS

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour